

« Hommage au général de Gaulle »
Pierre Brossolette, *Résistance*, 2 mars 1943
AN 72 AJ 2215

Guillaume Piketty
Directeur de recherches au Centre d'histoire de Sciences Po

Analyse

Publié sous le pseudonyme de Pierre Braud, au tout début du mois de mars 1943 dans le journal clandestin de zone nord *Résistance* cet article de Pierre Brossolette a pour objectif de présenter le général de Gaulle aux Français. Pour la plupart de ces femmes et de ces hommes soumis aux rigueurs de l'Occupation, le Général n'est encore qu'une voix. Il s'agit donc d'« incarner » cette voix avant de plaider pour l'union de toutes et de tous derrière l'homme du 18 Juin. Et ce, alors qu'à Alger, avec l'aide des Alliés, le général Giraud développe une alternative à la France Combattante.

À sa façon, Brossolette poursuit le « lancement publicitaire du général de Gaulle » (Jean-Louis Crémieux-Brilhac) amorcé par les Britanniques dès l'été 1940. En publiant ces lignes, il fait écho à ses propos du 22 septembre 1942 au micro de la BBC : « Français ne craignez rien, l'homme est à la mesure du geste, et ce n'est pas lui qui vous décevra lorsque, à la tête des chars de l'armée de la délivrance, au jour poignant de la victoire, il sera porté tout au long des Champs Élysées, dans le murmure étouffé des longs sanglots de joie des femmes, par la rafale sans fin de vos acclamations ».

Contexte

Pierre Brossolette rédige ce texte alors qu'il se trouve en zone nord pour sa deuxième mission clandestine, la mission *Brumaire* (27 janvier – 16 avril 1943). Avec le colonel *Passy* et l'agent du Special Operations Executive (SOE) Forest Yeo-Thomas, qui le rejoint à Paris le 27 février 1943 peu après leur parachutage en France, il travaille à coordonner les activités de la Résistance de zone nord sous l'égide de la France Combattante. Cette mission est organisée selon trois axes : séparer le plus strictement possible dans l'activité des mouvements le renseignement, d'une part, l'action civile et militaire, d'autre part ; entreprendre un inventaire de toutes les forces résistantes, politiques, syndicales ou religieuses susceptibles de jouer un rôle dans le soulèvement national en vue de la Libération ; rechercher les cadres de l'administration provisoire qui prendra les commandes dès le départ des Allemands.

Tandis que *Passy* et Yeo-Thomas se concentrent davantage sur les enjeux paramilitaires et de renseignement, Brossolette se consacre à la dimension civile de l'action des résistants. Il convainc *Passy* d'ignorer les instructions gaulliennes du 21 février qui prescrivent de former directement un Conseil de la Résistance unique pour toute la France et comportant, outre les mouvements, des partis politiques et des syndicats. Tenant compte de l'hostilité aux partis manifestée par les organisations de résistance, les deux hommes forment un Comité de coordination (CCZN) limité aux cinq plus importants mouvements de la zone nord (Ceux de la Libération, Ceux de la Résistance, Front national, Libération-Nord, Organisation civile et militaire), qu'ils réunissent pour la première fois le 26 mars. Dans la foulée, ils rassemblent les responsables paramilitaires de ces organisations en un comité de coordination militaire officieux. Quelques semaines plus tard, sous l'impulsion de Jean Moulin, le CCZN fusionnera avec son homologue de zone sud pour former, avec le renfort d'hommes politiques et de

syndicalistes résistants, le Conseil national de la Résistance (CNR). Celui-ci se réunira pour la première fois le 27 mai 1943.

Au cours de la mission *Brumaire*, Pierre Brossolette ne manque pas de se faire l'ardent avocat du général de Gaulle auprès des résistants. Il publie notamment un « Hommage au général de Gaulle » dans le journal *Résistance* daté du 2 mars 1943. Sous-titrée « Le nouveau journal de Paris », cette publication clandestine a été fondée par Marcel Renet/Jacques Destrée. Son premier numéro est paru le 21 octobre 1942.

Commentaire

Alors qu'en Afrique du Nord une solution alternative à la France Combattante continue à se développer sous la houlette du général Giraud et avec le soutien, notamment, des Américains, Pierre Brossolette entreprend de présenter le général de Gaulle aux résistants de l'intérieur et, plus largement, aux Français de la zone nord. Il s'agit pour lui de faire passer ses compatriotes de l'« acte de foi », certes justifié par le « geste héroïque » du 18 juin 1940, à la « confiance raisonnée » sans laquelle rien ne sera possible à la Libération. Après avoir rappelé la lucidité du théoricien militaire Charles de Gaulle, Brossolette évoque son courage pendant la Grande Guerre et ses qualités de tacticien au cours de la campagne de France de 1940 – ce faisant, il annonce le résumé élogieux de la carrière militaire de De Gaulle jusqu'en juin 1940 présenté à la suite de son article.

Mais, explique Brossolette, non content d'avoir « relevé le drapeau de la France » à la fin du terrible printemps 1940, l'homme du 18 Juin est bel et bien un homme d'État. S'ensuit un savoureux portrait du Général tel qu'en lui-même, dans lequel apparaissent en filigrane certains des travers relevés par le même Brossolette dans sa lettre au général de Gaulle du 2 novembre 1942. Surtout, Pierre Brossolette assure à ses lecteurs que loin de n'être « qu'un splendide risque-tout », aux capacités politiques limitées et prêt à « mettre les armes françaises au service d'une nation étrangère », de Gaulle, « homme des grands refus », est et demeurera le garant de « la continuité française » envers et contre tout et tous. Il critique ainsi rudement le général Giraud (en se gardant toutefois de le nommer) et s'efforce de battre en brèche sa position.

Il présente ensuite une véritable défense et illustration de l'action gaullienne depuis près de trois années, fondée sur une vision de long terme, sur le souci de « maintenir la France » puis de la relever, et sur la volonté farouche de défendre la souveraineté nationale contre les Allemands, contre le pouvoir vichyste et, si besoin, contre les Alliés eux-mêmes, comme cela s'est produit au Levant, à Saint-Pierre-et-Miquelon et à Madagascar. Ce faisant, il justifie le tournant « politique » pris par la France Libre puis par la France Combattante.

Il conclut en affirmant sa conviction que l'homme du 18 Juin saura entreprendre « la reconstruction nationale » et profondément rénover la France. Ce rétablissement devra notamment s'effectuer via l'établissement d'institutions nouvelles dont les Français se doteront « librement », et en effaçant au passage « d'un trait de plume » l'œuvre du régime de Vichy. Il ne sera possible qu'à condition que les combattants de la Résistance et, plus largement, les Français dans leur ensemble s'unissent et apportent sans compter leur soutien au général de Gaulle. Alors, annonce Brossolette, unie et forte des valeurs portées par la Résistance intérieure et par la France Combattante, une nouvelle France naîtra « dans un grand élan de recherche, de renonciation et de résolution ».

On aura remarqué au passage la distinction opérée entre « France résistante » et « France combattante ». En prenant le contrepied du discours développé par le général de Gaulle, depuis le mois de juillet 1942, sur la France Combattante fruit de l'union de la France Libre et la Résistance intérieure, Pierre Brossolette souhaite vraisemblablement donner des gages à des résistants dont il a pu mesurer, depuis quelques semaines, le peu de goût pour la fêrle de Londres.

Transcription

L'un des drames de la Résistance française, c'est qu'elle est toute entière suspendue, avec une sorte de passion, à un homme qu'elle ne connaît pas.

De Gaulle, c'est pour elle un nom – éclatant –, un symbole – lumineux ; c'est presque un mythe ; selon un mot d'André Philip lorsqu'il était encore en France, ce pourrait presque être une légende. Et pourtant c'est dans le rayonnement de ce nom, de ce symbole, de ce demi mythe, de cette quasi légende qu'est née, que s'est organisée, et que va, demain, exploser la résistance française.

Cet acte de foi de la France en de Gaulle, cet acte de foi entièrement justifié par le geste héroïque du 18 juin 1940, peut-être pourrait-il suffire si notre tâche devait se borner au grand sursaut qui dans quelques mois assurera la libération nationale. Mais déjà chacun de nous sent bien que par-delà le problème de la libération nationale se trouve posé le problème de la reconstruction nationale. Que ce problème ne puisse être résolu avec quelques chance de succès que par un grand élan d'unanimité nationale, et que le général de Gaulle soit le seul point de cristallisation possible de cette unanimité nationale, c'est ce que chacun de nous pressent également. Mais ici l'acte de foi ne suffit plus. Il faut la confiance raisonnée que donne la connaissance de l'homme. C'est à cette connaissance que veulent contribuer, dès aujourd'hui, ces quelques lignes.

Du général de Gaulle, en dehors de la détermination magnifique avec laquelle il a poursuivi la lutte alors qu'elle paraissait désespérée, et relevé l'honneur français alors que les chefs nominaux du pays le trahissaient, la France ne sait guère que la clairvoyance avec laquelle il avait prédit que la guerre de 1939 serait une guerre de chars et que la victoire appartiendrait à l'armée la plus largement et la plus résolument mécanisée. Qu'il ait formulé le premier la doctrine de guerre grâce à laquelle l'Allemagne nous a vaincus, et par le dédain de laquelle nous avons donné au monde le spectacle humiliant de notre effondrement militaire ; qu'il ait clamé dans le désert la nécessité de constituer, pour la contre-attaque défensive comme pour l'offensive même, de puissantes unités mécaniques ; qu'il ait dénoncé comme un crime l'éparpillement de notre matériel blindé dans les lourdes et immobiles unités d'infanterie, c'est, de ses mérites, celui que la France connaît le mieux, et que la propagande de Vichy elle-même n'a jamais pu lui disputer.

Mais le reste ?

À qui a-t-on dit que le lieutenant de Gaulle avait été, pendant l'autre guerre, un magnifique soldat ? Que son audace exceptionnelle lui avait valu des citations éclatantes ? Qu'il avait été grièvement blessé ? Et que c'est inanimé qu'il avait été fait prisonnier – captivité dont il avait vainement essayé de s'échapper par plusieurs courageuses tentatives d'évasion ?

À qui a-t-on dit que pendant cette guerre le colonel de Gaulle, après avoir vu ses talents inutilisés dans le commandement de cette poussière blindée qu'étaient les chars de la Vème Armée, a été l'un des rares commandants de grandes unités à s'illustrer lorsqu'en mai 1940 on s'est décidé enfin à lui confier une division blindée ? À qui a-t-on dit qu'à la tête de cette division à peine constituée et encore squelettique, il a remporté, à Laon et sur la rive nord de la Somme, quelques-uns des rares succès stratégiques que nous ayons eu à enregistrer au cours de ces semaines terribles ?

Ce ne sont pourtant encore là que les titres militaires du général de Gaulle.

Ce qu'il importerait davantage encore que la France connût, ce sont ses qualités d'homme d'État.

À cet égard, notre malheur eût été grand si l'homme dont le nom restera à jamais illustre pour avoir, en juin 1940, relevé le drapeau de la France, avait été non pas un médiocre (on ne peut être un médiocre lorsqu'on brave tout, condamnations, flétrissures, désaveux pour aller jouer tout seul au loin la grande partie de la France), mais s'il n'avait été qu'un splendide risque-tout. Car, dans notre abaissement, nous n'avions point de Cavour pour faire fructifier l'admirable

épopée d'un Garibaldi. Cavour et Garibaldi, l'aventureux et le politique, il fallait que de Gaulle fût l'un et l'autre la fois. Un miracle a voulu qu'il fût de taille à jouer l'un et l'autre de ces rôles à la fois.

Non qu'il ait le génie retors et bonhomme du grand Piémontais. Au contraire. S'il a la ténacité et l'intelligence pénétrante de l'homme d'État, l'astuce et la rondeur ne sont pas son fort. Tous ceux qui l'ont approché ont éprouvé la brusquerie de son abord. Au retour de la mission la plus aventurée et la plus fructueuse, il vous accueillera volontiers en vous disant : « Ah ! Vous voilà ! Alors comment ça va là-bas ?... » Et la conversation s'engagera aussitôt, serrée, pratique, jusqu'à ce qu'il vous dise « Eh bien ! Voilà. A bientôt... » Il laisse à d'autres les amabilités inutiles et nécessaires.

Mais ce qu'il peut perdre en souplesse, il le regagne, et au-delà, par l'extraordinaire grandeur qui le caractérise, par l'inébranlable volonté dont il fait toujours preuve et par l'honnêteté fondamentale de sa pensée et de son action. Il a cette espèce de génie, si rare à notre époque, d'être l'homme des grands refus : refus de capituler, refus de s'incliner et d'incliner la France devant aucune sommation ou aucune manœuvre, refus de compromettre sous prétexte de sauvegarder, refus de ce qui est bas, hypocrite ou petit, c'est par tous ces refus qu'il a sauvé la continuité française, et c'est par eux qu'il la sauvera encore.

Dès le mois de juin 1940, il a compris qu'il ne devait pas, qu'il ne pouvait pas être question de mettre les armes françaises au service d'une nation étrangère, si amicale et si héroïque que pût être cette puissance. Ce qu'il fallait, c'était que la France, escamotée à Vichy, se retrouvât ailleurs. Et c'est ainsi qu'à défaut des hommes politiques dont il attendait la venue pour maintenir la France à Londres, il a eu la clairvoyance et l'audace de traiter avec l'Angleterre non pas comme un soldat prêtant ou louant son épée, mais comme le représentant d'un État traitant avec un autre État, comme le représentant de la France traitant avec la Grande-Bretagne. La « France Combattante » est née de là.

Et depuis lors, en même temps que la défaite de l'Allemagne et la libération du territoire, le souci constant du chef de cette France Combattante a été de ne jamais, nulle part, laisser prescrire ou diminuer les droits de la nation. La Syrie, Saint-Pierre-et-Miquelon, Madagascar, autant d'occasions pour lui de défendre la souveraineté nationale et d'obtenir que, sur les décombres de l'arbitraire vichyssois, fût rétablie la légalité française. Et il n'a pas tenu à lui que le même souci obtienne les mêmes résultats en Afrique du Nord.

On lui a parfois fait grief, en France et ailleurs, d'être ainsi sorti d'un rôle purement « militaire » et d'avoir assumé un rôle « politique ». On lui a parfois opposé tel ou tel, qui prétendait ne vouloir jouer qu'un rôle « militaire » et ne point se mêler de « politique ». C'est montrer qu'on n'a pas compris le problème de la France tel qu'il se pose depuis deux ans. Ce problème, c'est un problème moral. Ce qu'il fallait au pays, c'est que quelqu'un le représentât alors qu'on le croyait anéanti ; il fallait que ce quelqu'un le représentât, non point « militairement » ni « politiquement », mais « moralement », totalement. C'est là ce que de Gaulle a compris le premier jour, avec une intuition remarquable. Et puisque personne ne s'est présenté pour tenir ce rôle ingrat et périlleux, il a trouvé en lui-même le courage de s'y risquer lui-même.

Et il y a réussi.

Il y a réussi à Londres.

Et en France aussi.

Car la France s'est reconnue en lui. Elle a reconnu en lui ce qu'il y avait encore de pur et de généreux en elle-même.

Et c'est pourquoi il n'est pas possible qu'au lendemain de la libération la reconstruction nationale s'effectue sous un autre signe que sous le sien.

À cette reconstruction, de Gaulle apportera la même grandeur, la même inébranlable volonté, la même honnêteté qu'à la direction de la France combattante. Il sait qu'il faudra d'un trait de

plume effacer tout ce qui a prétendu s'instituer en France depuis le 16 juin 1940. Mais il sait aussi qu'à la place du régime de Vichy, ce n'est pas une France croulante qu'il faudra rétablir, mais une France, selon ses propres termes, « neuve, dure et fière ». Il sait que les institutions nouvelles qui feront de la France un pays « neuf, dur et fier », c'est la nation qui devra librement se les donner. Mais il sait aussi que pour qu'elle trouve en elle-même la force de se les donner, il faudra qu'à la lumière du grand exemple donné par la France combattante et résistante, où toutes les divisions anciennes ont été abolies pour ne songer qu'au salut de la Patrie, il faudra qu'à cette lumière elle se réconcilie toute entière dans un grand élan de recherche, de renonciation et de résolution.

Pour cet effort, c'est sur les hommes de la résistance qu'il compte.

Nous attendons de lui qu'il nous prête l'appui de son nom, de son prestige, de ses exceptionnelles qualités de clairvoyance et de fermeté.

Il attend de nous que nous pensions la France de demain, que nous la pensions tous ensemble, et que l'ayant pensée, nous la fassions tous ensemble aussi.

Pour sa reconstruction comme pour sa libération, c'est dans cette étroite union de la France résistante et de la France combattante que le pays trouve sa chance la plus précieuse.

Grâce à l'homme qui est le lien entre elles, parce qu'il est leur chef à toutes deux.